

# La nuit, tous les chats sont rouges

J'avais pas la foi...

... j'en étais à mon cinquième verre, un beaujolais épais, qui avait surtout le goût de la vinasse, j'envoie la monnaie sur le comptoir en zinc ; je ramasse mon sac ; attrape mon chapeau et m'apprête à quitter le bar. La nuit recouvre le quartier, un lampadaire diffuse tout juste de quoi éclairer la rue. Une Chevrolet couleur cinabre passe en reculant. Une femme en talons aiguilles, maquillage trop appuyé, les yeux soulignés d'un trait noir, elle marque un temps d'arrêt. Son jules la rejoint, une claque sur le cul et les voilà repartis. La Chevrolet en a fini avec la marche arrière, le conducteur engage une vitesse et démarre en trombe. Je lève mon fessier du tabouret de comptoir, un type grimpe sur l'estrade avec son étui, il en sort une Fender Stratocaster année 50. Il enfonce le jack dans un ampli Marshall JTM45, un crac magistral. Le gars allume une clope qu'il coince en haut du manche entre la corde de mi-grave et celle de la. Le bout incandescent s'assombrit d'un coup. De sa poche revolver, il extrait avec difficulté un médiateur Timber Tone, joue quelques notes. La guitare n'est pas accordée. Je repose mon arrière train sur le tabouret, dépose mon galurin sur la cuisse, pendant ce temps le gars à la Stratocaster retend sa corde de sol et le mi-aigu qui ne l'est pas assez. Le micro est trop loin, il rapproche le pied, desserre la mâchoire, avance la tige ; fait quelques accords ; arpège un solo rapide ; j'appelle le patron et commande un autre verre de vin. Un Bordeaux. Le type repose sa gratte, s'avance au comptoir. « Une bière chef ! » Il prononce ces mots avec un accent slave appuyé, il a une gueule de polac. D'une traite, il descend sa 1664, se lève et reprend sa place sur l'estrade. Il tire deux tafs pour rallumer son clope et le coince au même endroit, entre le mi-grave et le la. Une voix rocailleuse, démarre sur un rif en ré, gamme pentatonique de base qu'il décline sobrement. Bien calé au fond du tempo, il termine le couplet sur une note longue frappée au médiateur qui n'en finit pas. « Un autre verre patron... » Comment est arrivé ce solo incroyable, aucune idée, je reluquais la minette entrée acheter un paquet de Fine 120 goût menthol. Les notes se déversent par wagons, j'en oublie mon ballon de pinard. « Merde » que je dis à personne, puisque mon voisin a foutu le camp. Une blondasse se pointe, elle grimpe sur l'estrade, glisse une bise dans le cou du bluesman. Elle est à tomber. Une robe moulante d'un cramoisi de velours souligne le galbe de sa poitrine. Le sein pile à la taille de la poigne. Mon sexe durcit, une bosse énorme se forme, je descends mon polo garance pour masquer mon embarras. Mon regard croise le vin qui renvoie des reflets grenat sur le zinc. Le morceau se termine sur un accord ouvert, je reste en plan, à moitié bancal, mon verre à la main. La Stratocaster regagne son pied pendant que la blonde embrasse goulûment le guitariste sans sa guitare, puisqu'à la place, il y a la nana.

Le premier set était terminé depuis un moment, je paye ce que j'ai à payer et je décampe fermement décidé à ne pas me morfler la lourde. La première table, une chaise qui dépasse, les pieds dans les pieds, je vacille et gondole tant bien que mal jusqu'à plus loin. Cette fois, bien campé sur mes pattes, je pousse comme un damné sur la porte. Rien à faire, elle me résiste. L'autre battant s'ouvre pour laisser entrer un couple bras dessus bras dessous qui m'observe ostensiblement. La fille par pitié me tient la porte. Je rate la seule marche qui me sépare d'un dehors rafraîchissant pour atterrir dans le réverbère à qui je dis merci. Le temps de voir passer le bus de la ligne régulière de l'autre côté de la rue, je réalise que je me suis gouré d'arrêt, le mien est en face. Trop tard le bus est tout petit noyé dans la ville endormie. Je m'effondre sur le banc. Trop incliné. Me voilà affalé sur le sol. Je me débats avec mon imper qui ne veut pas céder. Un grand crac me dit que j'ai eu tort d'insister. Histoire de me donner une contenance, je remonte la rue. Les fumées épaisses qui sortent des taudis peuplant l'autre côté de la ville empestent le pneu. En face, un néon clignote, il déconne. Par intermittence, il déverse une lueur fraise écrasée tirant sur l'amarante. Club House. Je sonne. Dans le hublot la gueule d'un gros black. Il ne veut pas m'ouvrir. Je tambourine. Puis je gueule comme un putois. Là, j'ai perdu le fil.

J'émerge dans le caniveau sous le regard amusé d'un traîne-savate. Son litron dans la poche, il se fend la poire quand je profère une bordée d'injures. Ce n'est pas ma veine, le bus de nuit s'éloigne. Les feux arrière forment une longue traînée sur le sol humide. J'aperçois une cabine téléphonique, je me traîne jusqu'à elle, j'y glisse une tune dans la fente. Au moment de dire allô, je me rends compte qu'il n'y a plus de combiné. J'en suis pour ma tune. « Mon petit lapin, on s'est perdu ? » La pute est adossée sur un pan de mur en briques. Un restant de bistrot avec une porte. Au point où j'en suis, *je monte chéri* me paraît une bonne idée. Je me lève tant bien que mal. Le temps de me dire que je ressens une légère nausée, un flot sang bœuf mélangé à quelques nuances de grenat se déverse sur le trottoir. Les reflets du néon glissent sur le sol humide. Je suis à quatre pattes, la pute m'aide à me relever. Son visage est recouvert d'un fond de teint épais, bas résille, petite jupe en skaï, escarpins capucine. Sa poitrine protubérante m'incite à sortir un billet pour une passe vite fait. « Désolée mon lapin, ce soir, j'ai mes règles... »

# « La République ? » « Un peu plus loin sur la droite... »

Manuel stoppe sa course d'un coup. Son drapeau rouge dans la main gauche, une sacoche pendouille à droite. Il abaisse son étendard. « Où sont ils passés ? » Il regarde à droite, s'avance un peu pour avoir une meilleure visibilité. « Pas là non plus ! » Il peut crier, dans la rue pas un chat, de vieux journaux qui virevoltent au gré de la bourrasque, un vieux matou qui cherche pitance, un chien la queue entre les pattes et quelques débris. Malouène, Hassad, Lucas et Yasmine ne sont pas dans la rue principale qui grimpe vers le quartier de La Monnaie ; pas plus dans la rue des Saints-Pères. Manuel se concentre un instant pour localiser la rumeur qui gronde. Elle vient des bords de Seine. Il court à toutes jambes dans la direction du Musée d'Orsay. S'arrête, l'écho est trompeur, finalement ça vient de la Sorbonne. Normale, les étudiants devraient s'y trouver rassemblés. Il repense à Hassad, il y est inscrit, une évidence, ses amis sont là-bas. Manuel fait demi-tour, lève bien haut son drapeau rouge afin qu'il prenne le vent. « Viva la révolution ! » Il prononce cette invective avec un fort accent espagnol. Le chat fout le camp, le chien déboule de la ruelle Montalbert. Jette un œil du côté de Manuel, puis retourne d'où il vient. Manuel baisse légèrement la hampe de son drapeau, hésite une seconde, et se remet à courir en direction du quartier Latin. Le grondement semble s'éloigner, il accélère. Choppé par l'arrière, déséquilibré, il tombe sur le sol. Un sale type tente de lui arracher son sac, un autre lui a pris son téléphone à clapet. Le drapeau est sur le sol, il s'en empare, frappe au hasard. Le premier type n'a pas vu le coup partir, ni son œil avec. Le deuxième coup lui perfore la jugulaire. Le sang jaillit par à-coups successifs. On dirait une petite fontaine. Il tombe à genoux et meurt en silence. Manuel est déjà sur les talons de l'autre. Le bonhomme est pataud, sa course est bancale. La hampe lui passe à travers le corps en passant tout près de la colonne vertébrale et ressort par le ventre en même temps qu'une partie de l'intestin. Le gros colon. Etonné, le type regarde sortir le drapeau de son abdomen et lâche le téléphone qui ricoche sur les pavés. Le petit clapet casse net et se sépare de la partie avec les touches. Le drapeau rouge est écarlate. Manuel le récupère par l'avant du salopard qui a tenté de lui faucher son téléphone. « Conard ! » Mais le type n'écoute pas, il essaye de contenir ses boyaux. Ça ne sert à rien, la colonne est touchée et dès qu'il fera un pas, il crèvera d'un coup. La rumeur est à peine perceptible, mais on la devine encore un peu. Manuel a ramassé son téléphone et le regarde dépité. Son drapeau dégouline du sang des deux assaillants, il tente de l'essuyer sur une affiche. Il hésite, puis choisit celle qui fait la publicité pour la pièce de théâtre. Il l'a vue, c'est mauvais. Le voilà reparti, quelques foulées encore, maintenant il marche, le silence. Il est seul dans la ville, aucun bruit. Les moineaux sont perchés sur les fils électriques, l'un d'eux s'envole. Deux pigeons s'approchent de la grille près du micocoulier, des miettes de pain s'y trouvent mélangées à de vieux mégots. Manuel regarde son drapeau rouge. Il s'assoit sur le rebord du trottoir, sort son casse-croûte étend ses jambes sur la chaussée. De toute façon, il n'y a aucun véhicule qui circule. Le casse-croûte est en piteux état, la mayonnaise a coulé sur les tracts. Le ketchup dégouline sur sa chemise dessinant deux traînées rouge grenat. « Mauvaise journée » marmonne-t-il. Le vent se lève d'un coup et fait tomber le drapeau sur le sol.

**Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT**

**on peut me retrouver sur mon blog :** <http://internautique.canalblog.com/>

**on encore sur mon site :** <http://olivier.issaurat.free.fr/>

**ou bien m'envoyer un mail à :** [olivier.issaurat@free.fr](mailto:olivier.issaurat@free.fr)